

Lacan Quotidien



MERCREDI 12 OCTOBRE 2011 12H 00 [GMT+ 1] « JE N'AURAIS MANQUE UN SEMINAIRE POUR RIEN AU MONDE » SOLLERS

Pour signer l'Appel « Raffut Rafah ! », cliquer sur le lien :

<http://www.lacanquotidien.fr/blog/Appelpourrafah>



➔ MANGER LE LIVRE ➔ ⚡

BLANDINE KRIEDEL et l'archéologie de la République

Blandine Kriegel, nombre d'entre vous l'ont entendue disserter dimanche dernier, au Forum pour Rafah, sur l'histoire de la lette des femmes. Elle m'a appris qu'elle publiait début novembre, aux PUF, un nouvel ouvrage, *La République et le Prince moderne*. Je lui en ai demandé les épreuves, que j'ai eues hier.

Il s'agit d'une véritable archéologie de la République, au sens nietzschéo-foucauldien du terme, servie par une érudition hautement spécialisée, que son style toujours limpide rend facile d'accès. L'événement n'y tient pas moins de place que le concept ; les analyses s'entrelacent aux anecdotes ; exactitude et subtilité marchent main dans la main ; l'intelligence est sollicitée, l'imagination stimulée, tandis que le réel toujours commande. Les amateurs éclairés y trouveront de quoi compléter leur information – ceux du moins qui, comme moi, ont quelques notions d'histoire de la philosophie politique. Après tout, j'avais acheté en classe de première le livre de Robert Derathé, *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*, qui faisait mes délices,

et je le fis découvrir à Blandine quand nous avions 20 ans ; elle le cite d'ailleurs dans son introduction. Il n'empêche qu'elle est devenue un puits de science en histoire de la philosophie politique et de la philosophie du droit, ainsi qu'une historiographe éminente (voir sa somme sur *Les Historiens et la Monarchie*), alors que je suis resté un touche-à-tout. Je disais : un amateur.

Il y en a toujours qui croient que l'histoire et la philosophie politiques sont ennuyeuses. Qu'ils lisent donc *Le Prince moderne*, et ils découvriront une Atlantide de la pensée. Avec Blandine Kriegel comme avec Foucault, dont elle fut l'assistante au Collège de France, la Bibliothèque est un port de haute mer où souffle le vent de l'aventure. Vous embarquez. Et alors, de partout, des lettres volées, oubliées, en souffrance, fondent sur vous – « *comme un vol de gerfauts* », pourquoi pas ? « *hors du charnier natal* » - et vous font leur destinataire. Qui connaît Hubert Languet, Duplessis Mornay, François Hotman, François de La Noue, Philippe de Marnis de Sainte Aldegonde ? Bodin, on connaît, mais qui lit *Vindiciae contra tyrannos* ? Théodore de Bèze, oui, mais *Du Droit des magistrats sur leurs sujets* ? Guillaume d'Orange, certes, mais ses défenses, et son *Apologie*, rédigée par Loyseleur de Villiers ? Eh bien, pour les lire et les comprendre il y a Blandine, et il y aura vous, si vous lisez Blandine.

Le sous-titre du livre parle à l'imagination : « Les Français et la naissance des Provinces-Unies ». J'ai aimé ce pays avant de le connaître, parce qu'il fut l'abri de Spinoza. Desanti, du temps qu'il était stalinien, déduisait le *Deus sive Natura* de cette bourse d'Amsterdam dont le nom me faisait rêver quand je lisais dans le *Dictionnaire philosophique*, à l'article « Tolérance », la phrase impie qui résume presque toute la politique de Voltaire (et une bonne part de celle de Bernard-Henri Lévy) : « Qu'à la bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le guèbre, le banian, le juif, le mahométan, le déicole chinois, le bramin, le chrétien grec, le chrétien romain, le chrétien protestant, le chrétien quaker, trafiquent ensemble, ils ne lèveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des âmes à leur religion. » Cette vue est à corriger, sans doute, ou du moins à historiser ; Albert O. Hirschmann le montre dans son petit livre, *The Passions and the Interests: Political Arguments For Capitalism Before Its Triumph*, qui existe en français.

Quels sont donc les derniers livres que j'ai lus sur les Provinces-Unies avant le Kriegel ? Il y a le Jonathan Israël sur les « Lumières radicales », que j'ai signalé à sa parution, il y a juste dix ans, dans l'une de mes *Lettres à l'opinion éclairée*. Et, avant ça, le Simon Schama, son premier ouvrage, avant qu'il ne vire polymathe et se médiatise à mort, *The Embarrassment of Riches*, que j'avais beaucoup aimé. Comme c'est curieux ! Blandine salue le premier, mais n'a pas un mot pour le second, qui pourtant figure dans sa bibliographie. Il y a anguille sous roche. Elle doit avoir quelque chose à reprocher à Schama, je lui demanderai quoi : son silence m'inquiète. Je vois en revanche que sa bibliographie ignore un petit livre que j'ai beaucoup pratiqué, les *Trevelyan Lectures* de Franco Venturi, dont la première évoque la marginalisation et la survie des quatre anciennes républiques italiennes – Gênes, Venise, Lucques, et San Marin – à l'époque que dominant les Etats modernes.

Blandine signale un inédit d'Alexandre Adler, *Le Projet impérial européen au XVIe siècle*. Voilà qui est intéressant ! J'essayerai de lui tirer ça, pour le lire, d'abord, et, pourquoi pas, pour le lui faire publier ensuite. Le beau sujet ! La vocation propre de la France a toujours été de trahir l'Occident. C'est nous les perfides, aux yeux d'Albion. Voyez comme le tropisme américain de M. Sarkozy lui est resté sur les bras, si je puis dire. Il nous installe maintenant les Ruskofs au Quai Branly, d'où ils pourront espionner l'Université populaire de Catherine Clément, ce qui n'est pas trop grave – encore que celle-ci, en douce, ait accès à pas mal de docs classifiés - mais aussi l'Élysée et le Quai

d'Orsay. Glucks a eu beau faire, Poutine est notre Grand Turc. La France a pour corrélat l'humanité, c'est ainsi. C'est chez nous que l'on se mobilise pour une Syrienne emprisonnée. Essayez de bouger les Anglais, vous m'en direz des nouvelles. Mon amie Victoria Woolard en est réduite ces jours-ci à écrire à la *Queen*. Quant aux Américains, Butler et Chomsky signent à Paris le « Raffut pour Rafah ! », mais notre raffut n'empêche de dormir ni le MIT ni Berkeley. Zizek soutient les Indignés par Wall Street, mais la Syrie ? mais Paris ? ceux-ci ne savent pas très bien où c'est.

Revenons à Blandine. Les Français ont fait beaucoup pour la peinture hollandaise : Claudel dans *L'ŒIL écoute*, Proust avec le petit pan de mur, et puis Barthes, dans un essai critique. *Cocorico !* On découvre maintenant grâce à Blandine que, sans les Français, sans leur artillerie conceptuelle, elle n'aurait pas vu le jour, la vaillante petite république qui tint tête à l'Empire, à Philippe II - qui n'est pas sans ressemblance, quand on y songe, avec Darth Vader – puis à Louis XIV. Là est, selon Blandine, l'erreur des érudits anglo-américains. Ils ont suivi les avatars du signifiant « république » depuis les cités médiévales italiennes du XI^e siècle jusqu'au « moment machiavélien » désigné par Pocock dans la pensée anglaise, et à Calvin, le maître de Genève. Mais ils n'ont pas saisi la différence décisive que souligne Blandine, celle qui sépare la « république de cité », dont l'Antiquité offre déjà des incarnations inoubliables dans Athènes et dans Rome, de la « république d'Etat », qui deviendra réalité aux Pays-Bas avec Guillaume d'Orange, triomphera en Angleterre avec Cromwell, donnera naissance aux Etats-Unis, et enfin renversera notre monarchie millénaire.

Comment le signifiant de la république devint force matérielle, c'est ce que conte ce livre. « Conter » est le mot, car cette histoire a quelque chose d'un conte de fées. Les Provinces-Unies contre « les Espagnes », c'est David contre Goliath, c'est « Comment Yukong déplaça les montagnes » (encore une lecture que nous avons eu en commun, Blandine et moi). C'est, toutes proportions gardées, AMP contre IPA, ECF contre l'Amendement. On aura reconnu mon « sinthome » Horatius Coclès : tenir tête seul contre tous, ou cent contre mille, ou mille contre dix mille. Le faible ne dissuade le fort que si, côté concepts, il est trapu, idéologiquement paré, dense, imprenable, tout d'un bloc, sans division subjective. L'objet-cause du désir républicain,



condensateur de concepts et de jouissance à la fois, s'incarna pour la première fois - avant Cromwell et avant Robespierre, comme avant les écrits fondateurs de la république américaine - en la personne du prince d'Orange. Ma dilection pour Guillaume remonte loin. La devise « Je maintiendrai », je l'évoquais durant les combats de la dissolution (1980-1981), car j'entendais en effet maintenir l'enseignement de Lacan - et intégralement, passe comprise - face aux liquidateurs de la petite « république d'Ecole » lacanienne. Plus loin encore, je me demande si je n'ai pas été d'abord gagné à la cause néerlandaise par ce film qui m'avait enchanté enfant, *Les Aventures de Till Eulenspiegel*. Le héros flamand, classé par Jung parmi les incarnations du *Trickster*, le Dieu Fripon, était joué par Gérard Philipe, dans l'éclat de ses 33 ans. Il arracha la caméra des mains de Joris Ivens pour se faire metteur en scène à sa place (selon la biographie d'Ivens, *Living dangerously*).

J'ai demandé à Blandine de donner à *Lacan Quotidien* le chapitre où elle introduit le personnage du « Prince moderne ». Mon amie Monique Labrune, qui dirige maintenant les PUF, a elle aussi donné son accord, depuis Francfort. Je les remercie vivement toutes deux. - **JAM**

Guillaume d'Orange ou le Prince moderne

L'événementiel de la guerre et de la résistance des Pays-Bas marque en effet une pause provisoire, en 1584, avec le martyre de son chef Guillaume d'Orange, qui clôt un destin exceptionnel et tragique. La légende raconte que Melanchthon l'avait prévu dans l'horoscope que les Nassau lui avaient demandé à la naissance de leur fils. Ce destin fait de sa vie une saga romanesque et un mythe qui n'ont cessé d'inspirer depuis de multiples biographies, d'où saillent quelques traits marquants et réitérés. L'enfance paysanne et choyée, dans la nombreuse tribu luthérienne des Nassau, élevée au château de Dillenburg en Hesse, sous la conduite aimante et ferme de sa mère, Juliana de Stolberg. L'héritage tombé du ciel de la Maison de Chalon et de la principauté d'Orange, qui lui échoit après la mort accidentelle de son cousin René de Chalon, un lieutenant de Charles Quint. Devenu en un instant prince d'Empire, héritier d'une immense fortune et promis aux plus grandes fonctions, immédiatement converti au catholicisme et élevé par la Régente des Pays-Bas, Marie de Hongrie, sœur de l'Empereur, c'est aussi un enfant arraché précocement au foyer familial qui s'abîme dans un mutisme précoce dont il ne sortira plus. « Guillaume le Taciturne », ce Moïse flamand, est né de son adolescence luxueuse et esseulée où il grandit au milieu des palais du Brabant, des intrigues et des banquets, des guerres et des ambassades, loin de sa famille, heureuse et... réformée. La ferveur appuyée de Charles Quint qui, en toutes occasions, s'appuie sur l'épaule du magnifique jeune homme, soudain grandi, pour le convier à l'accompagner, « Prince, restez », jusqu'au jour même de son abdication, non sans lui avoir prodigué auparavant des commandements militaires qui font grincer les dents des capitaines plus expérimentés ou encore des missions diplomatiques de haut vol, comme la négociation du traité de Cateau-Cambrésis. Il y croise Henri II et le duc d'Albe, surprend les secrets de la politique espagnole hostile aux réformés, secrets qu'il tient celés mais qui le travaillent. La haine de Philippe II enfin, qui explose le jour du départ définitif du jeune monarque des Provinces-Unies, où l'Espagnol l'accuse (déjà !) d'avoir fomenté l'attitude rebelle des États-Généraux. « Vos ! Vos ! Vos ! », alors même qu'il est devenu le plus riche et le plus fêté de tous les princes des Pays-Bas. L'inflexion définitive de son destin – un Kennedy qui serait devenu de Gaulle avant d'être assassiné – se joue dans la longue résistance des provinces, où il perd tout pour tout gagner. Il laisse ses titres, sa fortune, ses immenses propriétés, ses châteaux, ses tableaux, la religion catholique, ses frères tombés sur le champ de bataille, ses épouses successives, mortes de maladie, de folie ou de chagrin, ses amis, exécutés avant lui, l'appui de la première puissance mondiale de l'Europe, la considération des autres grandes puissances qui lui marchandent durement leur neutralité ou leur concours quand elles ne l'abandonnent pas tout à fait ou qu'elles ne rêvent pas de le dépouiller, la vie enfin que lui arrache un tueur à gages... Mais il gagne un peuple, fortifie un Etat, dégage la mer libre, construit la prospérité des Provinces-Unies pour un siècle, institue une république, conquiert même finalement pour sa descendance deux royaumes, celui de Hollande et celui d'Angleterre, un siècle plus tard.

Il incarne bien un mythe, mais ce mythe porte aussi un concept nouveau du politique : c'est un mythe qui a la force d'un concept. Ce que Hegel appellera plus tard « l'Esprit » et, en politique, « l'esprit d'un peuple ». Ici, il ne s'agit seulement encore de « l'Esprit d'un Prince ».

Oui, avant Henri IV et après Élisabeth d'Angleterre, Guillaume d'Orange-Nassau est bien le grand homme de la fin de XVI^e siècle, l'esprit du monde sans cheval. Car il est l'esprit des Provinces-Unies, qui est l'esprit de la république moderne. Il a légué à la sagesse des nations européennes des devises devenues proverbiales dont on ne sait pas toujours qu'il en est le seul auteur : l'esprit de la patrie conservée : « Je maintiendrai » ; l'esprit de la révolte et de la résistance : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre et de réussir pour persévérer », l'esprit du bien commun et de

l'intérêt général : «L'Union fait la force». Celui qui a exploré toutes les solutions anciennes pour aboutir à la solution nouvelle de la « république moderne ». Que devons-nous à Guillaume d'Orange sinon ce passage de l'événement au concept : l'évolution à l'intérieur de la politique impériale, des groupements de provinces, d'aristocratie et de cités vers la république, par un processus nouveau et étrange qui articule les républiques de cité à la république d'Etat, une innovation historique sans précédent véritable ?

Les républiques de cité avaient su promouvoir l'auto-administration, la « self-justice » et le principe ultime de la décision populaire. Mais, devant les empires, elles avaient montré leur fragilité comme le destin de Florence en administrait la leçon à tous. Entendu, *largo sensu*, à l'instar de Pocock, « le Courant machiavélien », si l'on veut bien y inclure l'humanisme civique qui s'est développé dans les républiques italiennes, avait défendu la « *vita activa* », le « *vivere civile* », présents chez les magistrats hollandais, comme ils le seront également chez les courtisans élisabéthains et dans les élites anglaises. Pourtant, dans la république moderne, *stricto sensu*, le machiavélisme a fait l'objet d'un infléchissement et de critiques, surtout après le massacre de la Saint-Barthélemy, en France et d'une opposition certaine en Hollande. François Hotman, Simon Goulard, Hubert Languet, Innocent Gentillet², tous tonnent contre l'esprit italo-français qui a corrompu la France gauloise, et les pasteurs protestants dénoncent les crimes machiavéliques : le mensonge des pactes non tenus, la guerre et la tuerie comme instruments de la politique.

La solution étroitement machiavélienne consiste en effet à théoriser la nécessité du « Prince », c'est-à-dire du condottiere et du podestat comme chefs de guerre, capables de lutter à armes égales avec des adversaires impériaux. Mais la faiblesse d'une telle solution réside dans son externalité et dans son immoralité. Le prince demeure un seigneur impérial qui n'a cure d'aucune des valeurs de la paix. Comment sortir de cette quadrature du cercle dont ni les républiques antiques, ni les républiques médiévales n'avaient su, ou n'avaient pu, trouver l'issue ? Comment construire la doctrine d'un pouvoir et d'un Etat républicains sans assujettir les citoyens et sans annihiler la puissance ? L'expérience de la défaite de la république romaine après l'irrésistible avènement du Prince devenu César, la solidarité quasiment fonctionnelle entre le développement de l'Empire et l'institution de l'Etat, toutes ces observations suivies de réflexions avaient été au cœur de la pensée politique antique et médiévale. Des solutions avaient été recherchées des deux côtés : d'abord dans l'abaissement de la puissance. On faisait ainsi d'une pierre deux coups, en limitant le pouvoir des Princes comme celui de leurs institutions. Pendant tout le Moyen Âge, ce service avait été rendu par les clercs et par les juristes ; l'Église, en proclamant la suprématie de l'*auctoritas* sur la *potestas*, la suprématie de l'autorité spirituelle sur le pouvoir temporel, les docteurs italiens, glossateurs et postglossateurs, en attribuant les justices et les administrations à toutes les *universitates*, à toutes les communautés de villes ou de fiefs. Le résultat atteint, c'est-à-dire le réveil de la diversité féodale, s'était opéré au détriment de l'unité et avait menacé aussi bien les unités municipales et nationales que l'unité impériale. Aussi, ensuite, est-ce de l'autre côté, dans la reconquête et la restauration de la puissance indépendante nécessaire à leur unité que les dernières républiques s'étaient tournées, elles qui cherchaient désespérément un podestat ici et un roi là, pour se défendre de leurs ennemis et se protéger de leurs envahisseurs. Bodin, qui estime que, depuis Aristote et Machiavel, il n'y a pas eu d'autres penseurs républicains que lui, réfléchit dès 1566 à une solution alternative, l'inscription de la souveraineté dans l'univers de la paix et la translation de l'essentiel de sa puissance à la législation. De l'autre côté, dénonçant l'immoralité des principes machiavéliens qui foulent au pied ce que Spinoza appellera un siècle plus tard « la ferveur », le courant calviniste et, singulièrement, celui des monarchomaques, les adversaires de la royauté, se dresse contre Machiavel, au motif qu'il est l'instrument du tyran et réclament la réinstauration de la loi divine et de la loi naturelle (pour ceux qui sont influencés par l'humanisme).

La solution bodinienne de la souveraineté législative est reprise par les Hollandais, mais à une différence fondamentale près : la souveraineté sera confiée, non au seul prince, roi ou stathouder,

mais partagée entre les magistrats et le prince. C'est ici que Guillaume d'Orange a montré sa véritable grandeur dans la pédagogie du partage du pouvoir, dont il aura été le principal éducateur : dans son refus de devenir un seigneur de la guerre et dans son choix de la politique comme moyen premier. On lui doit d'avoir propulsé le système de la représentation comme système central de la république moderne. En Hollande, cette représentation s'institue à travers l'activité pratique des Etats-Généraux dont l'exemple ne cessera plus, jusqu'au déclenchement de la Révolution française de 1789 de fasciner la pensée républicaine renaissante en France. Après 1576, dans les Pays-Bas du Nord, les Etats-Généraux deviennent ainsi l'organe central du gouvernement, ils légifèrent, fixent leurs réunions et l'ordre du jour, ils négocient avec les ambassadeurs étrangers, déclarent la guerre et la paix, ils lèvent, contrôlent et financent l'armée et leur assise représentative est beaucoup plus vaste³. Nicolas Fréret, qui cherchera furieusement au cours du XVIII^e siècle à retrouver les origines et les modalités de convocation des Etats-Généraux français, le janséniste Armand-Gaston Camus, l'un des artisans du serment du Jeu de Paume et conseil de la famille Hoogstraten (à la fin du XVIII^e siècle !), témoigneront de cette obsession inentamée. Mais à côté de l'institution des Etats-Généraux, la religion calviniste est également établie en Hollande, car l'humanisme civique apparaît comme impuissant à lui seul à mobiliser « la ferveur », autrement dit le sentiment national, la foi patriotique. Là encore, Guillaume d'Orange innove en prenant appui, malgré son érasmeisme originaire, sur le mouvement calviniste, sans renoncer pourtant à l'humaniser et à le libéraliser.

Représentation populaire, souveraineté, sentiment national, telle est désormais la triple exigence de la république moderne susceptible de surmonter sa faiblesse congénitale à l'égard des empires. Pour le dire très simplement, la solution orangiste, qui n'institue qu'un équilibre précaire destiné à être renversé de nombreuses fois (hélas!), dans les siècles suivants, a conservé le fédéralisme des républiques des cités qui s'unissent sur le modèle des amphictyonies grecques (les Provinces-Unies), en adoptant aussi la solution bodinienne de la souveraineté, c'est-à-dire de la république d'Etat. Mais cette fois son titulaire ne sera pas le Prince, mais l'association des Etats-Généraux et du Prince. Cette formule nouvelle qui conjoint la tradition des républiques de cité à la novation du principe de souveraineté – l'Etat républicain fort – Guillaume d'Orange ne l'a pas élaborée seul, comme nous allons le montrer. Il l'a empruntée à ses conseillers, Hubert Languet, Jean de Jonghe, Philippe Duplessis-Mornay, Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde... et aux idées que ceux-ci échangeaient, grâce au bouillonnement intellectuel engendré par la guerre civile en France.

Que devons-nous donc à Guillaume d'Orange ? Une république d'Etat qui ne naufrage pas les acquis démocratiques des républiques de cité, tout en utilisant la force de propulsion d'une *respublica christiana* renouvelée...

En conduisant la locomotive de la lutte des Pays-Bas, le prince d'Orange a frayé la voie de l'avenir européen. Dans ce parcours, comme le montrent ses portraits, il s'est lui-même transformé. De sa jeunesse dorée de porphyrogénète à qui tout est acquis, nous avons le témoignage du portrait peint par Antonio Moro : un beau visage aux yeux ardents, la bouche volontaire sur une barbe à l'espagnole, l'armure rutilante qu'exalte la poitrine pleine de mâle assurance d'un jeune chef à qui tout est promis... Assuré, presque orgueilleux... Le contraste est total avec le tableau de l'exil peint par Adrien Key. Le Prince-soldat de l'Empire, armé, altier et arrogant, a laissé la place à un penseur dubitatif, réflexif, tout d'intériorité, tourné vers les autres. Le bonnet a remplacé le casque, la mélancolie chassé la fougue. Moins haut et plus déterminé, moins dressé, plus moyen, plus humain... celui qui disait « mon peuple » est devenu « le Prince du peuple » (*Paulo minora canamus*). Guillaume, saisi de doute et de méditation, ressemblerait plus à un philosophe qu'à un chef d'armée, si l'humaniste érasmeien tolérant empli d'un sentiment aristocratique de supériorité ne s'était également effacé pour accepter le calvinisme des gens du Nord, et faire de lui un « hollandais comme les autres » ; de ceux qui n'ont pas renoncé avec la « *Religionsvrede* » à instituer la liberté de conscience, la liberté de culte, l'*habeas corpus*, toutes ces semences de liberté venues de l'humanisme qu'il a semées, et qui finiront plus tard par germer au sein même du calvinisme. Il a perdu la vanité, renoncé même à la prestance pour l'échanger contre le souci du peuple : « Mon

pauvre peuple », ses derniers mots. Le peuple des provinces, les Etats-Généraux, cherchaient un Prince à mettre à leur tête. Ici, le Prince en tête du peuple est devenu le Prince en quête du peuple...

Son pauvre peuple... Comme si faute d'avoir réussi dans sa politique étrangère l'avenir du peuple des Provinces-Unies n'était point assuré. La République des Provinces-Unies n'est pas née en effet comme « un empire dans un empire » (Spinoza) mais dans l'enchevêtrement d'une politique reliée aux autres politiques européennes. Il nous faut maintenant les évoquer... Car le Prince moderne est « *inter pares* ».

Notes

1. Outre Wedgwood, Quillet, déjà cités, voir l'excellent Yves Cazaux, Guillaume Le Taciturne, Paris, Albin Michel, 1970, et, plus ancien, Amelot de la Houssaye, Histoire de Guillaume d'Orange, Londres, 1754, 2 vol.
2. Voir supra. 3. Geoffrey Parker, The Dutch Revolt, op. cit.

UNE LETTRE DE DANIELE LEVY

Mon cher JAM,

Je suis venue hier, comme promis, même si j'ai raté le début et Notre Martine ! Je représentais Andrée Lehmann et Jacques Sédat, empêchés chacun pour raison de santé mais présents par le coeur et l'intelligence des différents enjeux.

Excellente tenue de cette réunion remarquable, par le nombre (le grand auditorium de la porte Maillot rempli !), et pourtant, et surtout, parce que des pensées habituellement informulées y affleuraient et oh miracle s'y répondaient à travers la diversité des intervenantes et intervenants, initiés ou non à la psychanalyse (lacanienne). Peu à voir avec un "meeting". Ce qui se tressait ainsi était ni plus ni moins qu'un champ.

En hommage sur le vif, un petit bouquet d'impressions et de choses entendues dans les deux heures et demies que j'ai passées assise au milieu de la foule, suspendue aux lèvres des oratrices et des rares orateurs.

Et d'abord au plus général, cette définition fulgurante de l'inconscient, donnée au passage par une dame qui redoutait les lapsus : "L'inconscient, ce truc incroyable dont on ne sait pas qui tire les ficelles de quoi" (Valérie Toranian, directrice de ELLE).

Et puis : "On dirait que le féminin ne représente pas aussi bien l'universel que le masculin" (Aurélie Filipetti, députée, liée à F. Hollande).

"Laïciser notre rapport au pouvoir, sans violence. Peut-être en retournant la violence contre celui qui la fait subir" (qui était-ce ?) "Le courage des femmes pour défendre la liberté et la démocratie", thème venu à plusieurs. Par exemple ceci : "ne pas céder sur son désir", "apporter la peste sans qu'ils le sachent", exemples de courage au féminin (Alexandre Adler ?)

Le même Alexandre Adler, revenant in extremis sur son analyse politique pessimiste de la situation en Syrie, car la révolte serait menée par des djihadistes revenus d'Irak après y avoir été envoyés : "Je remercie Jacques-Alain Miller de m'avoir forcé à ne pas céder sur mon désir" (Ils s'embrassent, visiblement émus). Pourquoi ? Parce l'insistance de JAM lui avait permis de prendre au sérieux la présence des lettrés, hommes et femmes, en tête des manifestations.

Et encore ceci : après que Lilia Mahjoub avait évoqué le courage et l'ingéniosité de Rafah pour instaurer un lieu (c.à.d. des lieux) pour la psychanalyse dans son pays malgré les difficultés, et l'obstacle majeur représenté par la traduction de Lacan en langue arabe, et la brèche entrevue : faire appel au vocabulaire de la mystique soufie, où existent des mots pour dire *Jouissance, Amour*, voilà que la présidente de *Ni putes ni soumises* lit (en français seulement, dommage) un poème de ce même champ, commençant par ce vers : « Mon pays, c'est mon corps... »

Regret de n'avoir pas pris plus de notes, et de ne pas évoquer bien d'autres moments remarquables, mais encore cette idée (Blandine Kriegel) : le sort fait aux femmes et à la psychanalyse sont deux indicateurs très sûrs du niveau démocratique d'un pays.

Une question, peut-être un regret (mais je n'étais pas là au début) : dans son communiqué informant tous les membres de l'IPA de l'emprisonnement de Rafah Nached, mettant en ligne à leur intention les deux pétitions d'origine française, et annonçant son intention de signer au nom de l'IPA (sic), mentionnant de plus "l'obédience" (sic ! traduction ?) lacanienne de Rafah, le président actuel de l'IPA, un canadien de Toronto nommé Pr Charles Hanly, pose cette intéressante question : "Apparemment, les autorités syriennes ont assimilé ses efforts pour aider les syriens souffrant de troubles anxieux / de pathologie du deuil survenus au cours des récents événements, à un comportement subversif."

Commentaire d'Andrée Lehmann : "Bien sûr, ça fait des résistants !"

En remerciement et reconnaissance,
Danièle Lévy

PS.- Tu peux mettre tout ou partie de ce message sur un prochain LQ. Je suis membre du Cercle freudien.

Voici le lien de la Flash-Mob « Du raffut pour Rafah ! » sur Youtube :

<http://www.youtube.com/watch?v=Qixe5FUWnjQ>

(envoi de Victor Rodriguez, promoteur de cette Flash-Mob)

- **ILLUSTRATION DE LA PAGE 1** : Blandine Kriegel

A PARAÎTRE DANS LACAN QUOTIDIEN

- **Hélène Joseph**, *Homme= Frère*

- **Laure Pastor**, *Le nom des amours*

- **Stéphanie Morel**, *Réponses au réel de l'amputation*

et d'autres textes du Forum, notamment ceux de Clotilde Leguil et Cynthia Fleury, etc.

Les textes de Fouzia Liget et Judith Miller sont publiés aujourd'hui par LA REGLE DU JEU

LACAN QUOTIDIEN

La Feuille volante de l'Opinion éclairée 7 jours sur 7

Editrice : Anne Poumellec

annedg@wanadoo.fr

Le Site permanent de l'Opinion éclairée

Rédactrice : Kristell Jeannot kristell.jeannot@gmail.com

PUBLIE PAR NAVARIN EDITEUR

Présidente : Eve Miller-Rose eve.navarin@gmail.com

FIN 56 ↗